

«Cycle de survie », de Richard Matheson

« Cycle de survie », c'est comme se plonger dans une piscine tiède un soir d'hiver. On s'abandonne à une douce sensation de rien, de monotonie ; le rythme du texte est lent, on glisse dans cette histoire fluide et nette avec une étrange facilité.

Richard Allen Shaggle, petit personnage bizarre et boitillant, écrivain de l'aube, nous entraîne dans cette histoire sans fin, ce cycle répétitif dont on ne saisit la vraie nature que s'y l'on fait un minimum d'effort pour ne pas s'y perdre.

L'idée merveilleusement bien trouvée est parfaitement transcrite selon les temps, les indices judicieusement déposés le long du texte comme par un Petit Poucet malicieux, une touche de poésie s'infiltré par le biais de ce leitmotiv infini et laisse une folie douce s'éprendre de nous. Une nouvelle hypnotique, maîtrisée ; un cercle vicieux dans un cycle de survie.

M.B.

«La parure », de Maupassant.

Coup de maître d'un Maupassant qui encore une fois aligne ses mots avec un grand savoir-faire, coup de traître aussi de la part de l'auteur qui joue avec nos nerfs.

Mathilde est une de ces charmantes demoiselles qui ont tout mais qui veulent toujours plus, une description presque rageante d'un caprice personnifié, qui se fait entretenir par un mari soucieux du bien-être de sa femme qui elle-même dirait-on s'évertue à ne jamais être satisfaite. Rien que ce début ne laisse pas de grand mystère quant à la suite : une histoire d'argent. Trop prévisible, presque énervant si l'on y retrouve sa propre situation, trop pitoyable et agaçant lorsque la chute nous tombe dessus comme la fin d'une blague de mauvais goût. Bref, celui qui lira cette nouvelle devra être de préférence riche, un tantinet sadique et surtout, surtout qu'il ne soit pas adepte de la mauvaise foi.

M.B.

"Pauvre petit garçon" de Dino Buzzati.

Un piège complexant

Pauvre petit garçon est l'histoire de Dolfi, un petit garçon qui est différent des autres enfants. Il n'est pas blond, ni robuste et ni fort comme ses camarades. Il parcourt une enfance difficile due à ce rejet quotidien : Dolfi est seul. Sa mère Mme Klara ne le soutient pas et est désespérée de sa faiblesse. L'écriture de cette nouvelle nous insère dès le début dans un climat de pitié inévitable pour ce jeune bambin. Mais tout change avec une chute énorme et cela, Dino Buzzati sait le faire ! La compassion n'est plus là, on se sent floué et trahi : Dino Buzzati s'est bien joué de nous, pauvres lecteurs si facilement manipulés. La littérature peu parfois nous tromper, voici le message qu'il nous délivre à travers cette nouvelle. Pour conclure, des mots forts bien choisis, un point de vue bien travaillé et un sujet traité qui est vraiment original.

B.L.

Impossible de ne jamais voir entendu parler de Guy de Maupassant, ce grand auteur du XIX^{ème} siècle qui nous tant fait vibrer avec ses précédentes nouvelles telles que "La Parure" ou encore "La Chevelure". Aujourd'hui c'est avec "La Main" qu'il nous montre son magnifique talent d'écriture.

Comme souvent, nous retrouvons un récit cadre avec ce familier cercle d'amis se racontant d'intrépides histoires. Ici, c'est au tour de M.Bermutier de narrer son histoire tremblante d'une main horrifiante et d'un meurtre. C'est encore un magnifique récit plein de suspens où Maupassant nous fait part de son incroyable maîtrise du fantastique.

LML

Cycle de Survie

Dès les premières lignes, l'auteur nous plonge dans un univers surprenant, affligeant, presque dérangeant grâce à un style d'écriture remarquable. Richard Matheson a l'audace ne nous laisser là, en plein milieu d'une histoire sans fin ; on entre dans son jeu, on côtoie les personnages comme si on y était mais malgré tout un étrange sentiment de solitude ne nous lâche pas... et puis on se dit que c'est l'histoire qui veut ça...

Avec froideur et suspens, l'écrivain nous mène vers une réalité impitoyable qui arrive sans prévenir, sous les traits de deux phrases innocentes. Premièrement elles titillent, elles intriguent, on se demande pourquoi elles sont ici et pas ailleurs ? A quoi elles peuvent bien servir ? On pense premièrement que l'on n'a pas compris. Après une seconde lecture on s'aperçoit que tout concorde, que tout n'est qu'organisation et désespoir. Les grands thèmes abordés sont le changement d'identité et l'erreur humaine à travers une histoire pas si hors du commun que cela.

« La Demeure d'Astérion »

Style lourd, histoire revisitée, originalité absente, voilà en quelques mots ce qu'on peut être amenés à penser après la lecture de cette nouvelle. La mythologie, on connaît ...

Même arrangée avec la meilleure des sauces l'histoire n'en reste pas moins indigérable. Quelle perte de temps est-ce pour une personne censée, que de lire ce « ratage » de Jose Luis Borges. Aucune modernité, aucun suspense, l'histoire traîne puis s'essouffle jusqu'à tomber dans le ridicule. Ça sent le périmé, il serait temps de se mettre au travail ... et sérieusement si possible !

Tout tient en une phrase :

"Cycle de survie"... Si vous avez lu cette nouvelle de Richard Matheson, vous savez aussi bien que nous qu'elle porte bien son nom. Dans son texte, l'auteur nous fait suivre le trajet d'un livre, de l'auteur au lecteur, il nous glisse lentement dans un cycle, décrit précisément les personnages rencontrés. Le lecteur est entraîné dans ce petit monde du livre et son interminable ronde dans laquelle il n'est pas possible de savoir qui, de l'auteur ou du lecteur, est apparu le premier. Oui, Matheson a réussi à nous plonger dans un monde où la vie se résume à un livre. Un livre autour duquel le monde tourne : de l'idée à l'achat du récit, en passant par tout les autres rôles qui contribuent au renouvellement de la littérature. Le lecteur a l'impression de faire lui aussi partie de ce cycle, il est, en un sens, un personnage de cette nouvelle. Tel est le résultat d'une première et rapide lecture, lorsque l'on survole les lignes, ne voyant que les idées, sans prêter attention aux mots eux-mêmes. Si le lecteur entame une seconde lecture plus attentive, il se peut qu'il tombe sur des détails qui lui avaient échappé. Matheson a judicieusement placé des indices tout le long de sa

nouvelle. Puis vient une phrase. Un mot qui fait basculer tout le texte, qui brise impitoyablement le cycle et détruit l'avis du lecteur, votre avis. Non, vous ne faites pas partie de cette terrible histoire ! Surtout pas ! Comment se fait-il que le véritable sens de ce mot ne vous ait pas sauté aux yeux la première fois ? Comment avez-vous pu imaginer un seul instant être un élément du cycle ? Ce cycle de folie, lutte contre la mort. Non ! Peut-être viendra une troisième lecture, pour s'assurer que vous avez vu juste. Non, vous ne voulez pas l'admettre. Mais c'est la vérité, la phrase est toujours là, le mot aussi, il n'a pas bougé d'un pouce depuis la dernière fois. Quel est ce mot ? Cette phrase ? Lecteur, nous vous en avons trop dit, vous n'avez maintenant plus le choix, lisez !

Un sens dissimulé avec grand soin :

"La chevelure", mais qu'est ce que c'est que cette nouvelle ? Ce texte décrit l'amour d'un homme pour un meuble, puis une perruque. C'est, certes, un thème on ne peut plus original, mais peut-être justement un peu trop. Oui, nous avons beau lire et relire cette nouvelle, si elle a un sens caché qui rehausserait son intérêt, il est vraiment très bien caché. Peut-être certains lecteurs seront-ils séduits par cet amour, Amour avec un grand A comme on en trouve rarement, peut-être certains observeront-ils d'un œil intéressé l'homme sombrer dans une démence profonde à force d'aimer trop une perruque. Mais cette nouvelle, si on ne peut la qualifier de "creuse" pour autant, est tout au moins vide de sens. A la fin de sa lecture, rien n'a changé dans le lecteur. Pas le moindre déclic, pas la moindre réflexion enclenchée, même pas un soupçon de révolte ou de désaccord contre l'auteur, seulement de l'incompréhension et de l'incrédulité. La seule chose qui pousse le lecteur à poursuivre sa lecture jusqu'à la fin est l'attente désespérée de voir surgir une révélation quelconque, une chute, enfin quelque chose qui rendrait cette nouvelle digne d'être étudiée de plus près ! Mais rien. La seule "chute", si on peut appeler cela comme ça, est le nom de l'auteur indiqué à la fin du texte. Guy de Maupassant. C'est bel et bien lui, auteur de "La main", "La parure", et de nombreux autres textes qui ont su conquérir nos esprits, cet auteur des plus talentueux, c'est lui qui a osé nous glisser sous les yeux cette nouvelle transparente, vide, sans but, sans rien, oubliée sitôt lue, reléguée aux bas-fonds de l'âme où pourrissent tous ces textes d'auteurs qui ne méritent même pas d'être nommés ainsi. Mais qu'est ce qui a bien pu lui passer par la tête ? Il a dû bien s'amuser, Maupassant, à nous laisser chercher à tâtons la visée de ce texte. Oui, il a dû bien rire en abandonnant son lecteur dans les pensées fébriles d'un homme épris d'une poignée de cheveux, jusqu'à une fin décevante, voire même inexistante. Tout cela pour nous laisser ensuite patauger dans les méandres de la démence amoureuse. Peut-être est-ce le but de Maupassant ? Des phrases bien tournées, des mots qui frappent, des paroles justes, chaque lettre à sa place, une ponctuation haletante, ... Mais pour finir, un texte sans âme, sans fond, rien n'est donc dissimulé sous cet amas de lignes et de paragraphes. Mais qui sait ? Peut-être saurez-vous vous y retrouver, vous lecteur, dans cet interminable tourbillon de mots dont le but et le sens échappe à nombre d'entre nous ?

L.Q.

La folie qui séduit

«La chevelure» de Guy de Maupassant, 13 mai 1884

«Elle, l'Invisible, l'Impalpable, l'Insaississable, l'Immatérielle Idée minait la chair, buvait le sang, éteignait la vie...»

Comme souvent Guy de Maupassant utilise l'art et la beauté de la littérature française en laissant glisser les mots sur la page comme la brosse de Munch en peignant «Le cri» .

Le passé l'attire et le présent l'effraie, la folie enveloppant l'homme nous montre la fragilité de notre raison. Lui, qui fut tenté par un objet de valeur, trouva à l'intérieur, une merveilleuse chevelure qui lui apporta du bonheur, une raison de vivre mais aussi un chemin vers l'obsession, la démence et la solitude.

Dès que nos yeux se posent sur les premières phrases, les mots nous obligent à suivre les pas

de cet homme, à ressentir sa douleur. Nous nous accrochons à chaque instant, à chaque sentiment qu'il éprouve...

A la fin de la lecture, nous n'osons plus émettre un mot. La dernière phrase, si convaincante, nous laisse troublé. A travers cette nouvelle sur les limites du réel, Maupassant joue avec nos sentiments de répulsion à l'égard des faiblesses de la psyché. Nous découvrons que «l'esprit de l'homme est capable de tout».

H.H.

« **Pauvre petit garçon** »

« *Jusqu'au dernier mot* »

« Dolfi » un personnage pour qui l'on éprouve une sincère pitié, tout au long de cette nouvelle qui nous met jusqu'au dernier mot dans une situation fautive et pleine d'ironie.

Un texte écrit par Dino Buzzati qui joue avec nos sentiments ; en effet l'auteur nous fait ressentir ce sentiment de pitié envers le pauvre personnage d'où le titre « Pauvre petit garçon » qui n'est en réalité qu'une grotesque ironie.

La chute est annoncée au début et à l'intérieur du texte : « Dolfi » qui n'est autre que Adolf Hitler, les traits de caractère et la description physique du personnage appuient l'effet que la chute a sur les lecteurs.

A la fin du texte on ne se prend plus de sentiments tristes ou pathétiques envers le personnage, on sait pertinemment que la littérature nous a trompés, que nos sentiments ont été détournés et que plus clairement l'auteur s'est joué de nous.

C'est cet effet de trahison, de tromperie qui nous fait apprécier ce texte. Non pas parce que l'on nous a trompé mais par la façon dont on l'a été.

Enfin, le portrait du personnage dressé par l'auteur dans le texte est véritablement ingénieux. Il nous met sur des pistes pour comprendre une chute bien structurée à la fin du texte, ou précisément au dernier mot.

M. L-T

Un Humaniste

La nouvelle de Romain Gary nous plonge dans la vie d'un homme brave et honnête face à des gens profiteurs. Karl Loewy est si attachant que peu à peu, l'obsession de cet homme juif devient la nôtre, il nous embarque dans son combat. C'est un homme qui aime les choses simples de la vie, les cigares et la lecture. C'est d'ailleurs pour cela que son pacifisme l'envahit lorsque qu'il voit ce que devient le monde suite à l'arrivée d'Hitler au pouvoir, Il décide donc de se réfugier seul, dans sa cave avec à son chevet, deux personnes qui récupèrent ses biens. Dans son rôle, le personnage témoigne d'un humanisme fort. Ce récit est une quête sur la réflexion et sur la question "L'Homme est il bon" ? Romain Gary nous fait croire que oui pour ensuite nous en dissuader habilement sur le ton de l'ironie. Une nouvelle qui mêle parfaitement un contexte historique avec une pointe d'humanisme.

Cauchemar en jaune.

Il n'y avait aucun danger, tout le monde s'en doutait, Frédéric Brown continue son avancée dans le monde de la littérature avec « Cauchemar en jaune » où il nous parle d'un personnage à la fois cruel et ironique, ce qui donne un côté comique à cette nouvelle.

L'attachement qui se fait entre le lecteur et le tueur nous renvoie dans ses idées et nous plonge dans un registre réaliste dont on se fait une bonne idée et dans lequel se trouve le personnage principal de l'histoire.

« Il n'avait négligé aucun détail » cette auteur talentueux nous piège entre réalité et littérature, ce qui fait que l'on comprend mieux la lecture qui est très appréciée par le lecteur.

De plus, lorsque vient la fin de l'histoire et que l'on nous donne le dénouement et que d'un coup tout les indices que l'on a depuis le départ jusque avant la fin tombent tels « un coup de matraque », cela nous donne un effet de surprise devant l'évidence de cette fin totalement inattendue.

Ici, Frédéric Brown nous donne une bonne leçon de littérature et il nous montre à quel point l'on peut piéger le lecteur avec une simple nouvelle.

G.G.

L'écriture empêche la folie

« Et ils se tinrent au pied des tours de cristal, dont les surfaces polies, tels de scintillant miroirs, réfléchissaient l'embrasement du couchant jusqu'à transformer la ville entière en lave incandescente. » Et voilà comment commence la nouvelle « Cycle de survie » ! Impossible de ne pas connaître l'incroyable auteur, Richard Matheson qui nous a tellement passionnés avec ses œuvres précédentes. Il nous fait suivre un cycle répétitif tout au long de l'histoire et nous plonge doucement dans un univers étrange, solitaire mais optimiste. A travers les yeux d'un homme isolé on suit le parcours d'un texte de son écriture à la lecture. C'est ce manuscrit qui, en effet, encadre le récit principal. On ne peut comprendre le vrai sens du texte que lorsque l'on a repéré une phrase précise, et seulement cette phrase. A première vue on ne le repère pas, mais une fois que nous l'avons trouvée, nous nous demandons pourquoi nous ne l'avions pas remarquée plus tôt ?!

Continuité de l'ennui

Dès les premières mots, Julio Cortazar qui nous a pourtant si absorbé avec ses œuvres précédentes nous déçoit énormément avec sa nouvelle « Continuité des parcs ». Le rythme ennuyeux de l'histoire fait que la fatigue ressentie, après l'avoir lue, ne nous surprend pas. En effet c'est difficile de suivre l'histoire banale sans empêcher ses yeux de se fermer et la complexité de la situation ne fait qu'empirer. Un homme qui se fait tuer par des personnages du livre qu'il lit : une fin plutôt incopréhensible non? Nous sommes perdus par l'auteur dans un monde aussi ennuyeux et étrange que complexe d'où seul lui-même sait comment sortir. Nous aimerions dire que cette œuvre est intéressante mais nous ne pouvons pas car, tout simplement, elle est loin de l'être. Nous pouvons dire, avec certitude, que nous nous contenterons de ne la lire qu'une seule fois.

L'œuvre d'une main de maître !

Dans « La Main », comme dans beaucoup de ses autres œuvres, Maupassant (Guy de, 1850-1893) joue sur notre sens logique avec finesse en faisant apparaître un mystérieux récit dans une banale discussion entre amis. Ici, l'auteur nous laisse aussi dans une succulente hésitation entre notre sens logique et la part de fantastique qui nous effleure souvent l'esprit.

Quel choix faire entre une hypothèse cartésienne et ce fragment de surnaturel qui rôde dans cet univers pourtant si réaliste ? Voilà la question que Maupassant aime nous poser dans ses

nouvelles.

Cet auteur a réussi, une fois de plus un coup de maître !

J-C

Angèle restera seule !

Pascal Méridgeau (né en 1953), un romancier dont la seule nouvelle que l'on connaît est malheureusement « Quand Angèle fut seule », est plus connu pour ses articles et ses critiques dans *Le Monde* ou bien dans *Le Point*. Un auteur qui a pourtant fait des études de lettres à Poitiers mais qui doit sérieusement manquer d'imagination !

Une nouvelle décevante qui pourrait être beaucoup mieux organisée, avec de solides et bien meilleurs liens logiques.

On essaie de s'intéresser à la chute qui, éparpillée dans le texte, se trouve être trop bien cachée pour une première lecture trop peu attentive car pas assez entraînante !

Voilà un homme qui pour cette fois aurait mieux fait de rester le nez dans son journal !

J-C

"Pauvre petit garçon!", Dino Buzzati

C'est un petit garçon brun qui va au parc avec sa mère. L'auteur nous entraîne dans une spirale d'émotions de la compassion à la honte. Peu d'auteurs arrivent à faire passer leur lecteur d'un sentiment à un autre et cela nous prouve que nous avons là un grand auteur.

J.B.

• *La main* de Guy de Maupassant.

Et si cette histoire n'était pas surnaturelle ?

Guy de Maupassant est né en 1850, il ne vit que 43 ans car il meurt en 1893 de paralysie générale à l'hôpital.

Il a écrit cette nouvelle alors qu'il entamait sa véritable carrière littéraire. « La main » est paru » en 1883 dans *Le Gaulois* puis dans *Les Contes du jour et de la nuit* en 1885. C'est une nouvelle très surprenante qui joue sur le réalisme et le fantastique. On ne sait pas vraiment comment se termine l'histoire ..

C'est un homme qui a tué son plus grand ennemi et pour prouver sa bravoure. Il enchaîne la main du cadavre au mur, comme si elle pouvait encore s'enfuir. Un an plus tard, on le retrouve étranglé chez lui, avec cinq trous au niveau du cou, comme des doigts de squelette .. La main n'est plus là.

Comme on peut le constater au fur et à mesure du récit, il est plein de suspens, avec une histoire peu commune et extrêmement plaisante à lire. Une nouvelle très connue et qui plaît aux mordus de fantastique !

• *La demeure d'Astérion* de José Luis Borges.

Est-ce bien utile de reprendre bêtement la mythologie grecque pour la traduire en nouvelle ?

Eh oui, Borges n'a rien inventé, il a juste repris la légende d'Astérion et y a ajouté quelques gouttes de littérature. On accroche très difficilement à cette nouvelle si l'on n'a pas déjà des connaissances

sur le sujet. C'est un document réservé aux initiés. C'est une nouvelle ardue à lire tant à cause du vocabulaire que du déroulement. Elle nécessite plusieurs lectures avant d'en comprendre le sens. Elle est finalement peu intéressante.

"L'Astérion-phobie"

Jorge Luis Borges prouve grâce à son texte *La demeure d'Astérion* que c'est une phobie qui n'a pas lieu d'être. En effet il revisite le mythe du Minotaure en faisant de ce monstre un être innocent, prisonnier. Ce Minotaure n'est autre qu'un victime du roi Minos qui l'a enfermé dans un labyrinthe dont il lui est impossible de sortir nous dit Borges.

Que vouloir de mieux qu'un texte qui change radicalement notre point de vue sur un mythe et qui, en plus, nous offre le choix entre une chute et une fin attendue ? Car pour les personnes connaissant le mythe la fin est évidente, le minotaure meurt, encore faut-il avoir compris qui était Astérion, ce qui procure encore une qualité à ce texte qui en devient mystérieux. L'auteur nous laisse des indices tout au long de l'histoire et peu à peu on se rend compte de la réalité de ce personnage... ou non ! car encore une fois Borges nous force à réfléchir un minimum et joue avec l'ignorance de ses lecteurs pour accentuer la chute. De plus Borges fait passer Thésée au rang de personnage secondaire du mythe. Il le caractérise comme le sauveur d'Astérion, comme celui qui vient le libérer de sa prison.

Ce texte offre un réel plaisir à sa lecture et est largement à la hauteur de Jorge Luis Borges.

PS : Pour ceux qui viendraient à dire que Borges a transformé le mythe, je leur demande en quoi est-il différent de l'original ?

Un vrai cauchemar !

Frederic Brown qui commença par de simples histoires courtes dans des magazines aurait dû s'arrêter là ! *Cauchemar en jaune* est-il une blague ? C'est du déjà vu cent fois, l'auteur ne fait preuve d'aucune originalité et, en plus de ça, tente d'y ajouter une chute : pitoyable ! Il ne prépare même pas sa chute finale si ce n'est en installant un soupçon de confiance entre lui et son lecteur. Ce lecteur qui est censé penser que tout va bien se passer alors que c'est tellement logique. On s'attend forcément à une chute et quelle chute ! Impossible de trouver plus médiocre !. Si un texte pareil peut rendre célèbre, mettons-nous tous immédiatement à écrire.

Simon

La nouvelle "Continuité des parcs" est tirée du recueil *Les Armes secrètes* de Julio Cortazar. Un homme lisant un roman se retrouve lui-même dans celui-ci... On le remarque grâce à quelques détails glissés dans la nouvelle et c'est le seul point positif. Cette nouvelle nous perd, nous intrigue... On attend beaucoup en ce qui concerne la fin, mais il ne se passe rien ! L'auteur nous laisse au beau milieu d'une histoire sans en connaître le dénouement. Une histoire trop étrange et fantastique qui finalement ne nous emballe pas...

Chloé